

Le postmodernisme nous propose t-il un projet de connaissance ?

Florence Allard-Poesi

Véronique Perret

Cahier de recherche DMSP Dauphine, n°263, 1998

mots clés : Modernisme — Postmodernisme — Pragmatisme — Projet de connaissance

Le postmodernisme est un courant relativement prisé par la littérature anglo-saxonne sur les organisations mais peu exploité, à notre connaissance, par les travaux francophones. Cette constatation peut susciter l'étonnement si l'on considère que le mouvement postmoderne se fonde sur les travaux de philosophes français comme Derrida, Lyotard, et emprunte plus largement à des auteurs comme Foucault, Deleuze ou Baudrillard.

Dans la littérature sur les organisations, ce courant se développe depuis la fin des années 80 notamment sous l'impulsion des travaux de Cooper et Burrell (Cooper et Burrell, 1988 ; Burrell, 1988 ; Cooper, 1989). Son développement s'est accompagné d'un certain nombre de polémiques plus ou moins essentielles. Certaines se nourrissent de critiques qui dénoncent le caractère « intellectuel » des travaux postmodernes, pouvant aller jusqu'à les taxer « d'imposture » (Sokal et Bricmont, 1997). Plus fondamentalement, d'autres auteurs, inspirés en particulier par les travaux d'Habermas, critiquent le postmodernisme pour l'attitude apolitique et amoral à laquelle il peut conduire (Burrell, 1994 ; Parker, 1995 ; Avelsson, 1995 ; Avelsson et Deetz, 1996). Ces dernières critiques nous semblent révéler que le postmodernisme, par les questions qu'il soulève, mérite plus d'attention

qu'un simple phénomène de mode. Qu'est-ce-que le postmodernisme ? Que nous propose-t-il pour l'étude des organisations ?

Il existe de nombreuses synthèses des travaux postmodernes qui en définissent les traits essentiels (Cooper et Burrell, 1988 ; Chia, 1995 ; Avelsson et Deetz, 1996 ; Kilduff et Mehra, 1997 ; Knights, 1997). Cependant, il subsiste une certaine confusion, parfois relevée par les auteurs eux-mêmes, quant à la nature de ce courant : par postmodernisme entend-on une période, un style de pensée (Chia, 1995), une épistémologie (Kilduff et Mehra, 1997) ?

Nous référant ici au postmodernisme comme style de pensée, nous nous interrogeons sur la nature de la proposition postmoderne. Le postmodernisme nous offre en effet une grande variété de nouvelles méthodes de recherche (déconstruction, lecture résistance, expérimentation de nouveaux styles) laissant à penser qu'il propose un projet de connaissance alternatif. Qu'en est-il exactement ?

Afin de répondre à cette question, nous mettons en avant, dans un premier temps, les fondements du projet postmoderne. Ceux-ci se définissent pour l'essentiel au travers d'une critique de la « modernité », et jettent les bases, nous le verrons, de la proposition postmoderne. Dans un troisième temps, nous nous demanderons si cette proposition peut constituer un projet de connaissance pour les organisations.

Le postmodernisme comme critique de la modernité

Le postmodernisme se définit avant tout comme une critique de la modernité. Cette critique s'ancre sur quatre éléments principaux : une vision ontologique du monde, un sujet pensant doté de raison, une relation référentielle sujet/monde, une prétention d'universalisme. Ces différentes remises en causes conduisent le postmodernisme à un rejet du projet épistémologique moderne.

La critique d'une vision ontologique du monde

Selon les postmodernes, la modernité se fonde en premier lieu sur la vision de l'existence du monde extérieur au sujet. Ce monde dispose d'une essence et est caractérisé par l'identité, la stabilité et la

structure des éléments qui le compose (Chia, 1995). Dans une perspective moderne, le monde peut donc être conçu au travers d'éléments isolables, stables et liés par des relations de causalité, le temps comme une suite de séquences, et le changement comme un épiphénomène plutôt que comme un processus. Pour les postmodernes, au contraire, le monde est fondamentalement en devenir, changeant, fragmenté et disparate (Chia, 1995), rendant toute appréhension en terme d'éléments impossible. Le monde se construit dans l'interaction et l'interdépendance, au travers de micro-comportements et de pratiques qui se définissent mutuellement. Dans cette perspective, c'est la stabilité qui est un épiphénomène d'un monde fondamentalement indéterminé.

De ce fait, les postmodernes ne considèrent plus l'organisation comme une entité disposant d'une identité propre et faite d'éléments que l'on pourrait étudier indépendamment les uns des autres. Elle n'est qu'une expression accidentelle d'une multiplicité de micro-pratiques en intersection (Chia, 1995). Pour illustrer ce caractère fragmenté et changeant de l'organisation, Cooper et Fox (1990) utilisent la notion de «texture de l'organisation». Comme pour la texture d'un tissu celle-ci se construit par la mise en relation complexe de micro-pratiques et d'actions de nature hétérogène et changeante. Weick (1979) avait déjà mobilisé cette notion pour définir l'organisation comme un ensemble de micro-processus et de pratiques interreliées. Il n'envisage cependant qu'une mise en relation de type causal (moyen-fin) de ces processus et pratiques alors que les postmodernes rejettent cette vision instrumentale.

La critique d'un sujet pensant doté de raison

Le second point d'attaque du postmodernisme est l'idée d'un sujet pensant et autonome. Fondamentalement, la modernité commence lorsque «l'homme s'est inventé lui-même ; lorsqu'il ne s'est plus vu comme le reflet de Dieu ou de la nature»¹ (Cooper et Burrell, 1988: 94). Historiquement, cette conception du sujet naît au 18^{ème} siècle avec la philosophie des Lumières dans laquelle la raison devient l'attribut fondamental de l'être humain. Cette raison moderne, qui est celle de Kant, libère le sujet d'une autorité extérieure et lui donne la capacité de penser par lui-même (Cooper et Burrell, 1988). Il peut alors exercer son sens critique s'émancipant ainsi d'une légitimité qu'il recherchait jusqu'alors dans le passé et la tradition (Lyotard, 1988). Cette mise en avant du sujet et de sa raison présuppose que celui-ci est doté d'une identité stable et cohérente. C'est ce postulat

que rejette en premier lieu les postmodernes. Se référant aux travaux de Freud, ils soulignent la fragmentation, l'incohérence et le caractère conflictuel du sujet : celui-ci ne dispose pas d'une identité, il est fondamentalement indéterminé. Par ailleurs, loin de permettre son émancipation, doter le sujet d'une identité rend possible son identification et sa localisation dans le temps et dans l'espace, et par conséquent, son contrôle et l'exercice d'une domination (Cooper et Burrell, 1988).

Toute tentative de conceptualisation des phénomènes organisationnels au travers de la notion d'un individu (le dirigeant, l'actionnaire, l'ouvrier, l'acteur...) disposant d'une rationalité, d'une volonté, d'une intention, reflète une adhésion à cette idéologie de l'homme moderne. Ainsi, pour les postmodernes, c'est la notion même d'individu qui doit être questionnée. Les travaux empiriques de Kondo (1990) sur l'identité des travailleurs au Japon sont ici exemplaires. Elle montre ainsi que le traitement traditionnel de l'identité comme une unité limitée et fixe qui serait spatialement et ontologiquement distincte du monde ou de la société, ne fait pas écho à ce qu'expérimentent les sujets qu'elle étudie. Ceux-ci utilisent et décrètent des identités changeantes, négociées, ambiguës, en fonction des situations quotidiennes qu'ils expérimentent. L'identité devient une production artisanale pour un contexte social très spécifique (Kilduff et Mehra, 1997).

La critique d'une relation référentielle sujet / monde

Si les postmodernes rejettent fondamentalement la vision ontologique du monde et la conception du sujet que présuppose le modernisme, leur critique la plus avancée s'ancre principalement sur la philosophie représentationnelle que cette perspective sous-tend.

Pour les modernes en effet, la relation sujet / objet de connaissance s'établit sur le mode de la représentation : l'individu peut se représenter quelque chose en dehors de lui-même (Chia, 1995). Cette relation entre le sujet et les objets qu'il souhaite connaître est permise par la capacité du langage à représenter ou dire quelque chose en dehors de lui. C'est ce que l'on va appeler la capacité référentielle, ou, selon la terminologie de Varela (in Cooper et Burrell, 1988: 93) "instructive" du langage. De plus, le langage étant fondamentalement transparent et dénué de toute idéologie, la représentation qu'élabore le sujet des objets du monde extérieur devient un miroir de cette réalité (Rorty, 1979).

Pour Derrida, cette vision moderne du langage peut être qualifiée de logocentrique dans la mesure où la pensée occupe une place première et le langage n'est qu'un véhicule de cette pensée. Toute interprétation humaine serait ainsi gouvernée par une structure métaphysique ('le logos') qui est la Raison (in Cooper, 1989).

C'est plus précisément la transparence du langage et sa capacité référentielle que remettent en cause les postmodernes. Ainsi, souligne Chia (1995), le langage, loin d'être un miroir de la réalité, impose un ordre sur un monde fondamentalement indécidable, nous permettant de le concevoir, le gérer, le contrôler, le penser. Concevoir le monde en terme d'éléments stables, isolables n'est donc que le résultat d'une "fallacie de concrétude mal placée" (the Fallacy of Misplaced Concreteness), c'est-à-dire cette « tendance moderne à réifier, inverser puis oublier »² (Whitehead, 1985, cité par Chia, 1995: 590).

Les pratiques linguistiques (mais aussi plus globalement non linguistiques) produisent donc le monde ordonné qui nous apparaît comme un objet (au sens d'une chose disposant des caractéristiques d'identité, de stabilité). Toute personne acquérant dès sa naissance un langage comprenant des distinctions, divisions, et continuités, sa représentation du monde est structurée par la façon dont les discours l'amène à le voir (Avelsson et Deetz, 1996: 205). De par le fait qu'il ne nous donne à voir que les unités et distinctions qui le composent, le langage ne peut servir de miroir à la réalité. Il n'a donc pas de capacité référentielle. Il crée sa propre réalité (constructionnisme), et il n'y a plus de réalité extra-textuelle. En vérité, le monde est initialement sans odeur, sans signification, sans couleur et sans son, et plutôt d'une brutalité qui « excède largement les limites logiques de la structure du langage »³ (Chia, 1995: 590).

Cette remise en cause de la capacité référentielle du discours est élaborée plus avant par Derrida. Il critique en premier lieu la logique de différence supposée par la vision moderne qui voit le langage comme construit autour d'oppositions s'excluant les unes des autres (Cooper, 1989). Dans cette logique, pour concevoir "petit", je dois concevoir "grand", mais l'exclure en même temps. Cette logique d'exclusion permet une vision dans laquelle le sens des mots autorise leur saisie particulière : à un mot doit correspondre un sens particulier que nous mobilisons lorsque nous l'utilisons. Pour Derrida, le langage n'est pas animé par une logique de différence, mais de différance. C'est-à-dire « une forme d'auto-référence dans laquelle chaque terme contient son opposé et interdit ainsi toute

saisie particulière de son sens» (Cooper et Burrell, 1988: 98)⁴. Tout mot contiendrait ainsi des significations contradictoires mais en même temps constitutives l'une de l'autre (Cooper, 1989). Par exemple, le terme du grec ancien Pharmakon contient à la fois les significations de "remède" et de "poison". Quelle que soit la signification que l'on souhaite privilégier en utilisant le terme⁵, celle-ci sera toujours contaminée par sa signification opposée. Ce mouvement continu et autonome rend le langage indécidable (undecidable). Comme le monde, l'individu, l'organisation, le langage est fondamentalement indéterminé.

Pour Lyotard, la quête d'une référentialité parfaite entre le langage et la réalité ne fait que créer une illusion de réconciliation entre le concept et le sensible, l'illusion d'une expérience transparente et communicable. Ce "fantasme d'êtreindre la réalité" (Lyotard, 1988: 28) est non seulement irréalisable, mais aussi l'expression d'une quête d'universalisme propre à la modernité.

La critique d'universalisme

La perte de fondements essentialistes pour décrire le monde, l'individu et la relation qu'il entretient avec celui-ci, conduit les postmodernes au rejet de toute prétention d'universalisme attachée à la modernité. Cette prétention se marque principalement par la production de ce que Lyotard appelle grand récit : « Par métarécit ou grand récit, j'entends précisément des narrations à fonction légitimante » (Lyotard, 1988: 34). De par la perte du fondement ontologique du monde le local prime sur l'universel, et il n'y a pas de possibilité de fonder quelque grand récit que ce soit. Par ailleurs, la remise en cause d'une idée unitaire du sujet (attaché à la notion d'identité stable et cohérente) rend impossible le postulat d'une Raison universelle. Les grands récits de la modernité (la liberté, les "lumières", les droits de l'homme, etc.) qui trouvent leur légitimité dans cette Raison universelle voient du même coup éclater leur fondement (Lyotard, 1988). Le discours moderne ne peut enfin prétendre à l'universalité dans sa dimension consensuelle de par le caractère fondamentalement indécidable du langage : sa logique auto-référentielle et de différence empêche en effet toute convergence possible sur le sens, le consensus ne peut jamais être atteint (Lyotard, repris par Cooper et Burrell, 1988: 98).

Pour les postmodernes, tout discours sur l'organisation qui ancre sa légitimité sur l'existence d'un

monde objectif extérieur au sujet connaissant, ou encore sur l'idée d'un individu doté d'une identité stable et cohérente, est l'expression de cette quête d'universalité qu'ils rejettent (Avelsson et Deetz, 1996). Finalement, la remise en cause d'une vision ontologique du monde, de l'idée d'un individu pensant doté de raison et du caractère référentiel du langage, détruit les bases mêmes du projet de connaissance moderne.

Le postmodernisme comme rejet du projet de connaissance moderne

Le projet de connaissance moderne peut se comprendre comme cette volonté d'êtreindre la réalité pour atteindre l'universalité de son essence. C'est l'exercice de la raison du sujet qui permet, dans le projet moderne, de réaliser cet objectif. Fondamentalement, nous l'avons vu, l'exercice de cette raison doit permettre à l'humanité de s'émanciper d'une légitimité métaphysique (le passé, la religion, la tradition, ect.), et de trouver les fondements de sa légitimité dans l'être humain, ce qui se concrétise par l'élaboration d'un projet universellement partagé. La légitimité du projet de connaissance moderne se fonde ainsi «dans un futur à faire advenir, c'est-à-dire dans une Idée à réaliser» (Lyotard, 1988: 72). Ce futur à faire advenir s'est exprimé historiquement par l'idée de liberté dans les droits de l'homme, le communisme, le socialisme, etc. et dans l'idée de progrès de l'humanité attachée à la science.

Outre les fondements essentialistes du projet de connaissance moderne précédemment évoqués, c'est cet idéal universel de progrès et de liberté que démantèlent les postmodernes. L'universalité attaché au projet de connaissance moderne conduit à des totalisations qui sont pour les postmodernes synonymes de domination et de terreur (Lyotard, 1988). Cette idée est exprimée dans sa version textuelle dans les travaux de Derrida et dans une version plus extensive dans ceux de Foucault.

De par les caractéristiques du langage, le discours moderne, et en particulier la production scientifique, produit des divisions, distinctions qui privilégient toujours l'ordre, le stable, le cohérent, l'ordonné par rapport au désordre, à l'instable, au fragmenté... Le terme qui est différé, celui qui est marginalisé, est ainsi toujours celui qui comprend l'idée de désordre, de changement, d'incohérence (Cooper et Burrell, 1988). Contrairement à l'idée de progrès attaché à la connaissance, celle-ci n'est

que recherche d'un ordre et ne fait donc que reproduire les hiérarchies existantes. Ainsi, pour Derrida (1979, repris par Cooper 1989: 495) : «Naturellement destinée à servir la communication des lois et de l'ordre de la cité de façon transparente, tout écrit devient l'instrument d'un pouvoir abusif, d'une caste 'd'intellectuels' qui renforce ainsi l'hégémonie, servant par là ses intérêts ou ceux d'une autre caste»⁶.

Foucault développe cette idée en analysant la pratique scientifique au travers du lien pouvoir/connaissance. Pour lui, la réalité et notre discours sur la réalité nous emprisonnent toujours plus. Ainsi, s'il est bien évident que la réalité des organisations reflète et reproduit le système de pouvoir de la société, parler des organisations, élaborer des discours et des schémas de classification pour les analyser, contribue aussi à la reproduction de ce système de pouvoir (Burrell, 1988). Toute recherche de légitimation de la connaissance dans des idées de progrès, d'émancipation de l'Homme, etc. ne fait donc que justifier des pratiques discriminatoires (Avelsson et Deetz, 1996).

En mettant en évidence le paradoxe intrinsèque au projet moderne qui, sous couvert d'émancipation, conduit l'homme à sa propre domination, les postmodernes nous donnent des raisons de le rejeter. « Mon argument est que le projet moderne (de réalisation de l'universalité) n'a pas été abandonné, oublié, mais détruit, liquidé » (Lyotard, 1988: 32). Face à cette destruction du projet moderne, les postmodernes nous proposent-ils de nouveaux fondements pour agir et connaître ?

La proposition postmoderne

Quels nouveaux fondements pour agir et connaître?

La remise en cause de l'ensemble des fondements du projet moderne pourrait nous conduire au nihilisme, ce qu'appelle poétiquement Lyotard (1988 : 43) « la mélancolie inguérissable de l'objet perdu ». Le rejet des postulats épistémologiques (ontologie du monde, sujet pensant doté de raison, référentialité du langage) nous ôte en effet les moyens dont nous disposons pour connaître, et la disparition de la légitimation moderne d'universalité nous enlève toute volonté, toute ambition de

connaissance. Ce nihilisme est insupportable pour certains qui vont donc chercher à refonder des raisons d'agir et de connaître dans une modernité idéalisée.

Cette quête prend une forme particulièrement aboutie chez Habermas et chez les modernistes critiques. Ceux-ci partagent avec les postmodernes une vision du langage comme système de distinction jouant un rôle central dans le processus de construction de la réalité, ainsi qu'une conception de la connaissance comme instrument de pouvoir. Avec eux, ils remettent aussi en cause l'idée d'un sujet connaissant autonome et unitaire. Ensemble, les postmodernes et les modernistes critiques voient « les réalités, les individus et les relations sociales comme des constructions non essentielles élaborées dans des conditions de pouvoir et de contestation et remplies d'opacité, de contradiction et de suppression des conflits » (Avelsson et Deetz, 1996: 193)⁷. Cependant contrairement aux postmodernes, les modernistes critiques, et plus particulièrement Habermas, ne rejettent pas l'ambition du projet moderne. Ils remettent par contre en cause sa traduction dans la société contemporaine. Ainsi pour Habermas, il existe différentes formes de rationalités, expressions de la raison moderne : une rationalité technique, instrumentale, qui tend à être gouvernée par l'hypothétique et le théorique et qui se focalise sur le contrôle par le développement de chaînes de moyen-fin ; une rationalité pratique centrée sur le processus commun de compréhension et de détermination des objectifs à atteindre, plutôt que sur le contrôle et le développement de moyens comme buts à accomplir (Avelsson et Deetz, 1996 ; Burrell, 1994). Dans tout système social équilibré, ces deux formes de raison devraient naturellement se compléter. Mais la science moderne, avec les structures sociales contemporaines, a eu tendance à toujours privilégier une rationalité technique. « Dans la mesure où cette rationalité technique domine, elle revendique le concept de rationalité dans son ensemble, et les formes alternatives de raison apparaissent irrationnelles »⁸ (Avelsson et Deetz, 1996: 200). Pour Habermas donc, c'est en retrouvant cette rationalité pratique perdue que l'on sauvera la modernité. Une telle forme de rationalité s'exerce dans le dialogue et une communication 'vraie', non dénaturée, et elle permet in fine d'atteindre le consensus entre les hommes et donc l'universalité à laquelle le projet moderne prétend.

Cette quête de restauration du projet moderne est refusée par les postmodernes. En particulier, Lyotard (1988) dénonce l'illusion d'universalisme auquel ce projet n'échappe pas dans la notion de 'consensus communicationnel' qu'il propose. Avelsson et Deetz (1996) mettent de plus en avant le

caractère improbable d'un tel consensus en soulignant l'indétermination fondamentale du langage. Ils y voient par ailleurs une conception idéalisée de l'homme (qui serait fondamentalement bon, qui chercherait la compréhension mutuelle dans la communication) que les postmodernes rejettent. Enfin, la notion de raison pratique suppose, même si Habermas ne la fonde pas dans l'individu mais dans la communication, une unité du sujet inacceptable pour les postmodernes (Avelsson et Deetz, 1996).

Pour Lyotard, si l'on se refuse à cette modernité idéalisée, on peut être tenté par une individuation de l'idéal. Dès lors que la légitimité du projet ne peut plus être trouvée dans un 'objet' universel, refonder des raisons d'agir et de connaître nécessite une légitimation qui sera alors individuelle, centrée sur le sujet. Lyotard (1988: 44) souligne qu'un tel programme «ne ferait que perpétuer (celui) des modernes, à la différence près qu'(il) renoncerait à faire l'unanimité. On n'exercerait plus la terreur au nom de la liberté, mais de (notre) satisfaction, de la satisfaction d'un nous définitivement borné à sa particularité».

Les postmodernes rejettent donc toute possibilité de légitimation de quelque projet collectif que ce soit. Pour eux, cette démarche sous-tend une idée autonome, auto-déterminée et cohérente du sujet qu'ils condamnent, nous l'avons vu. C'est donc la notion même de sujet qu'ils proposent de faire disparaître : «la conception occidentale de 'l'homme' a toujours été un mythe»⁹ (Avelsson et Deetz, 1996: 206). Il s'agit donc de faire le deuil d'un projet d'émancipation universel, mais aussi de 'travailler' la question du sujet. Pour Lyotard (1988: 44) « cette élaboration (...) ne peut conduire qu'à abandonner d'abord la structure linguistique communicationnelle (je/tu/il) que, consciemment ou non, les modernes ont accredité comme modèle ontologique et politique».

Ainsi entendue, la proposition postmoderne ne signifie ni anti-modernité ni le passage à un état postérieur à la modernité, mais au contraire un retour à un état antérieur au projet moderne. La perte des fondements essentialistes nous ramène à un monde fondamentalement hétérogène, changeant, disparate, fragmenté dans lequel le sujet perd sa place centrale et la notion d'identité qui lui était attachée. «Le postmodernisme ainsi entendu, n'est pas le modernisme à sa fin, mais à l'état naissant, et cet état est constant» (Lyotard, 1988: 24). En conséquence, on doit abandonner un idéal

d'universalisme et, de fait, une vision de la connaissance comme progrès pour l'humanité. C'est cet abandon auquel travaillent les postmodernes en élaborant des méthodologies 'critiques'.

Des méthodologies

Les travaux des postmodernes sont ainsi marqués par le recours à des méthodologies ayant principalement pour objectif de porter un regard critique sur les travaux qui sont pour eux porteurs de l'idéologie moderne qu'ils dénoncent. Ils souhaitent en fait «ouvrir les indéterminations que la science sociale moderne, les conceptions quotidiennes, les routines, et les pratiques ont fermées»¹⁰ (Avelsson et Deetz, 1996: 210). Dans cet objectif, les postmodernes nous proposent notamment trois méthodes : la méthode de déconstruction élaborée par Derrida ; la lecture résistante ; et, dans une moindre mesure, l'expérimentation de nouveaux styles.

Par la déconstruction, Derrida se propose ainsi d'essayer de mettre en évidence que les discours se construisent autour de dualismes et privilégient toujours le terme porteur d'idées de stabilité, d'ordre, de cohérence, mais qu'en même temps, par la logique de différance, le sens échappe fondamentalement à l'auteur de ces discours (Cooper, 1989). Cette méthode permet de dénoncer à la fois l'illusion de référentialité du langage et, de façon plus générale, celle du caractère contrôlable du sens.

Dans son travail de déconstruction de l'ouvrage 'Organizations', Kilduff (1993) illustre bien cette indétermination du langage. Dans ce travail, March et Simon dénoncent les travaux du Management Scientifique qui modélise le comportement humain comme machine et proposent un modèle cognitif du comportement. De fait, il ne s'agit plus de programmer dans l'organisation les comportements de l'homme au travail mais les esprits. Cependant, Kilduff (1993) montre que ce modèle sous-tend une conception de l'esprit comme machine de computation, soulignant ainsi la tension qui existe entre la dénonciation d'un modèle et sa célébration dans l'ouvrage de March et Simon.

L'objectif de la déconstruction n'est pas simplement de valoriser le terme du dualisme qui a été marginalisé, ni de chercher à réconcilier les pôles antagonistes, démarche qui pour eux relève d'une ambition de représentation exhaustive du monde. Mais il s'agit bien pour eux d'éradiquer toute conceptualisation construite sur la base d'oppositions (Knights, 1997). Notons au passage que ce

travail de déconstruction peut porter non seulement sur des discours, mais également sur toute pratique humaine (par exemple des méthodes managériales, des procédures organisationnelles, des règles de comportements etc.). Par ailleurs, les postmodernes reconnaissent que ce travail de déconstruction peut lui-même être déconstruit, suggérant par là l'absence de clôture possible du sens d'un discours et, plus largement, de toute pratique humaine.

La lecture résistante, après avoir mis en évidence ces oppositions, se propose de montrer que le discours porte une idéologie et est, par là même, instrument de domination (Avelsson et Deetz, 1996). Il s'agit donc à la fois de déconstruire le discours mais aussi de le réinterpréter de façon distanciée (ironique, cynique), pour dénoncer les relations de pouvoir du système plus large dans lequel ce discours s'inscrit.

La mise en évidence, par les postmodernes, du caractère fondamentalement disparate, fragmenté, hétérogène du monde et du sujet les conduit enfin à proposer des approches valorisant l'expérimentation de nouveaux styles et en particulier l'expression de voix multiples. Ainsi, empruntant à l'anthropologie, les postmodernes suggèrent d'élaborer des textes qui ne soient plus l'expression de la seule voix de l'auteur, mais de plusieurs voix dont celle des acteurs de la vie sociale étudiée (Jeffcutt, 1994). Cette polyphonie doit permettre de rompre avec la volonté de domination et de fermeture sous-jacentes au discours moderne.

Dans ce même souci, ils proposent d'expérimenter de nouveaux styles rhétoriques (la métaphore par exemple), et plus largement d'autres formes d'expression (la peinture par exemple). Cet éclectisme n'a pas pour objectif de permettre une meilleure saisie de l'essence du monde (qui n'est qu'une illusion), mais de susciter l'intérêt, l'interrogation du lecteur. L'objectif pourrait se résumer ainsi « *je ne veux pas être bon, je veux être intéressant* ». Ici, les postmodernes nous invitent à envisager la production scientifique sous un angle esthétique (Kilduff et Mehra, 1997).

De ces trois méthodologies, il apparaît clairement que la proposition postmoderne vise à ouvrir les indéterminations pour libérer le lecteur d'un système de domination intrinsèque au discours moderne. Il s'agit donc, in fine, de mettre en soupçon le discours moderne pour lui résister. Une telle proposition peut-elle fonder un projet de connaissance ? Avec le postmodernisme nous reste-t-il des raisons d'agir et de connaître?

Avec le postmodernisme nous reste-t-il des raisons d'agir et de connaître ?

La proposition postmoderne fait face à un certain nombre de critiques ayant trait d'une part à son caractère totalisant, et d'autre part à ses conséquences en terme de connaissance et d'action.

Le discours postmoderne comme totalisation

Par son expression dans les travaux des auteurs qui s'en revendiquent, et plus largement par son message, le courant postmoderne peut apparaître comme un discours totalisant. Avelsson (1995) souligne en premier lieu les très nombreuses définitions du postmodernisme qui signifie parfois période, parfois style de pensée, les auteurs ne mettant pas toujours le même sens derrière ces termes. Les postmodernes revendiquent d'ailleurs cette hétérogénéité du sens : « En fait, des efforts pour standardiser sa signification contrediraient ce qui (...) est un trait distinctif de *l'argument de mouvement* du postmodernisme » (Willmott, 1992 cité par Avelsson, 1995: 1050)¹¹. Pour Avelsson, cette revendication n'est pas sans poser quelques problèmes. Recouvrant des travaux de nature très différente, le postmodernisme conduit à la dissolution de l'unité de la proposition qu'il porte, se réduisant alors à un simple slogan servant à donner à un groupe social une identité. Ainsi, c'est la revendication de l'auteur qui va permettre d'attribuer à son travail son caractère postmoderne, et non pas la nature même de sa proposition. De fait le postmodernisme devient un label marketing. Ironiquement Avelsson (1995: 1071) conclut «parfois le postmodernisme me frappe par sa ressemblance avec le flipper (...) Plus ça rebondit, plus ça marque de points »¹².

Par-delà ses expressions multiples, le postmodernisme porte un message totalisant. Les postmodernes en effet standardisent un ensemble disparate de travaux sous la bannière d'un modernisme qui est défini globalement comme une forme d'impérialisme intellectuel ignorant le caractère incontrôlable du sens (Avelsson, 1995). Cette totalisation se marque non seulement par une négation de la disparité des discours modernes, mais aussi par le rejet du caractère indécidable du discours : en attribuant le label 'moderne' à un texte, on nie en effet le mouvement continu du langage qui échappe au lecteur lui-même. Enfin, en qualifiant la production scientifique de 'moderne',

les postmodernes donnent à penser qu'ils décrivent authentiquement la réalité. Ces opérations de standardisation et de qualification aboutissent à la production d'un grand récit. Pour Avelsson (1995: 1065) le paradoxe pourrait se résumer ainsi : « évitez tous grands récits autres que ceux revendiqués par les postmodernes ! »¹³.

Une posture plutôt qu'un projet

Une critique plus cruciale, nous semble-t-il, peut être formulée à l'égard de la proposition postmoderne. Les postmodernes nous suggèrent une posture de soupçon et de résistance derrière laquelle on ne peut trouver de nouvelles raisons d'agir et de connaître. En effet, en détruisant la notion même de sujet, les postmodernes s'interdisent de fonder toute forme de légitimité pour quelque forme d'action que ce soit. Mais alors **pour quoi** écrivons nous encore ? Parker (1993 cité par Avelsson, 1995: 1058) souligne bien ce problème intrinsèque à la proposition postmoderne : « les postmodernes ont sûrement raison de souligner les dangers de croire que j'écris la vérité, mais ils ne me donnent aucune raison claire pour vouloir écrire »¹⁴.

Parallèlement, en relevant le caractère insaisissable du sens propre au langage, Avelsson (1995: 1051) s'interroge sur le **pourquoi** de la production scientifique : « Si vous prenez le caractère fondamentalement incontrôlable du sens au sérieux, ou doutez qu'il est possible de communiquer les résultats d'une étude à d'autres êtres rationnels, alors il n'y a aucune raison d'écrire des papiers ou des ouvrages (...) pour une audience académique »¹⁵.

En résumé, c'est à la fois notre volonté mais également notre capacité d'agir et de connaître que les postmodernes nous ôtent. On peut donc qualifier cette position de négativiste au sens où elle refuse à la fois toute réalité mais également toute croyance.

De ce fait on ne peut voir dans la proposition postmoderne un projet, au sens de volonté orientée vers un but, mais plutôt une posture caractérisée principalement par la résistance et le soupçon.

Celui qui cherche à élaborer un projet doit ainsi dépasser l'attitude de résistance et de soupçon du postmodernisme. Il doit donc renoncer au négativisme et s'engager dans la construction de nouvelles raisons pour fonder son projet. C'est une nécessité notamment pour qui cherche à justifier un projet politique. Certaines féministes doivent ainsi se détourner de la proposition postmoderne dans

laquelle elles ne trouvent aucune source de légitimité pour leur action. Elles se tournent alors vers un modernisme critique dans lequel elles trouveront des raisons pour légitimer la défense des femmes (Voir Knights, 1997). Avelsson et Deetz (1996: 209) résumant bien cette tentation : «si l'on rejette un fondement essentialiste et que l'on croit que l'on a besoin de plus qu'une résistance locale, alors une certaine forme de combinaison entre le postmodernisme et la théorie critique serait bien la meilleure des dernières options qu'il nous reste»¹⁶.

Kilduff et Mehra (1997), quant à eux, renoncent au négativisme du postmodernisme pour légitimer leur travail de recherche en réhabilitant l'idée d'une certaine ontologie du monde : « les contextes peuvent être considérés comme étant relativement stables et cette relative stabilité permet une interprétation cohérente. En même temps il y a toujours 'une marge de jeu, de différence' qui ouvre la possibilité de nouvelles interprétations au sein des limites du contexte»¹⁷.

Est ce que se sont les seules options qui nous sont offertes si l'on cherche à se donner de nouvelles raisons d'agir et de connaître ? S'agit-il nécessairement de tenter de refonder, sous une forme ou sous une autre, cette légitimité perdue ? Les pragmatistes, face à ces difficultés nous offrent une nouvelle voie, nous semble-t-il, pour refonder les bases d'un projet de connaissance et d'action dans les organisations.

L'ouverture pragmatiste

La destruction d'une légitimité essentialiste pour agir et connaître chez les postmodernes conduit, nous l'avons vu, à un négativisme absolu. Il nous semble au contraire que chez les pragmatistes, cette destruction devient le moteur d'un projet à élaborer.

Pour les pragmatistes, comme pour les postmodernes, la réalité et les faits la constituant se définissent fondamentalement dans les rapports qu'ils entretiennent avec les valeurs de celui qui les expérimente. Ces deux approches se rejoignent donc dans une conception internaliste, et plus largement, anti-dualiste de la réalité, en ce qu'ils se refusent à voir le monde au travers de dichotomies (fait/valeur ; esprit/monde ; sujet/objet). Une telle vision du monde conduit les pragmatistes, avec les postmodernes, à refuser toute prétention d'universalité des savoirs (pour une

synthèse de l'approche pragmatiste, voir Girod-Séville & Perret, 1997). Ainsi, les pragmatistes, comme les postmodernes, s'inscrivent dans une vision relativiste de la connaissance.

Les pragmatistes s'écartent cependant de la proposition postmoderne sur de nombreux points. En premier lieu, s'ils s'accordent sur une vision internaliste de la réalité, les pragmatistes critiquent l'importance que les postmodernes accordent au langage : «le langage n'a pas plus de nature que l'humanité, tous deux n'ont qu'une histoire»¹⁸. (Rorty, 1992 in Avelsson, 1995: 1057).

Plus fondamentalement, s'ils se rejoignent dans une conception anti-essentialiste du monde, la perte d'une légitimité universelle ne conduit pas les pragmatistes au négativisme. La légitimité n'est en effet pas donnée, elle est à construire. Les pragmatistes (Dewey, 1967 ; Rorty, 1990 ; 1994) nous proposent ainsi de fonder cette légitimité dans le dialogue social. Celle-ci n'est donc plus universelle, idéale, ou transcendante, mais le produit temporaire d'une construction qui s'élabore dans les interactions que les hommes entretiennent en fonction des problèmes qu'ils ont à résoudre à un moment donné. Une telle vision suppose la conception d'un homme qui, fondamentalement, agit et expérimente le monde dans des situations locales et quotidiennes. Il ne s'agit donc pas d'un homme qui aurait besoin d'une légitimité pour agir et connaître et qui, en l'absence d'une telle légitimité, n'aurait au mieux d'autres choix qu'une posture de résistance et de soupçon. C'est au contraire cette légitimité à construire qui constitue le moteur de son action.

Cette légitimité à construire, que les pragmatistes nous proposent de fonder dans le dialogue social, met ainsi fin au problème que pose la perte de fondements essentialistes dans la constitution d'un projet de connaissance. Celui-ci doit trouver sa légitimité dans le dialogue social, devenant ainsi un des objets du politique et de l'éthique.

Ainsi, si les postmodernes et les pragmatistes se refusent à tout fondement essentialiste et à toute quête de légitimité universelle, cette position les conduit à des propositions radicalement différentes : pour les postmodernes, une posture de résistance et de soupçon marquée, dans la recherche sur les organisations, par le recours à des méthodes de déconstruction, de lecture résistante des textes et d'expérimentation de nouveaux styles ;

pour les pragmatistes, un projet à construire dans l'expérimentation et l'action, impliquant que nous nous interrogeons collectivement sur ce que nous souhaitons faire pour résoudre les problèmes auxquels nous sommes confrontés dans des situations locales et quotidiennes.

La proposition pragmatiste nous semble plus « utile » pour qui cherche à agir et connaître. Plus largement la valeur que les pragmatistes accordent au dialogue social nous semble plus souhaitable qu'une proposition niant toute possibilité et toute légitimité d'une communication entre les hommes.

Bibliographie

Avelsson, M (1995), The Meaning and Meaninglessness of Postmodernism : Some Ironic Remarks, *Organization Studies*, 16/6, 1047-1075.

Avelsson, M. and Deetz, S. (1996), Critical Theory and Postmodernism Approaches to Organizational Studies, in Clegg, Hardy and Nord (Eds.), *Handbook of Organizational Studies*, Sage Publications, 191-217.

Burrell, G. (1988), Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 2: The Contribution of Michel Foucault, *Organization Studies*, 9/2, 221-235.

Burrell, G. (1994), Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 4: The Contribution of Jürgen Habermas, *Organization Studies*, 15/1, 1-45.

Chia, R. (1995), From Modern to Postmodern Organizational Analysis, *Organization Studies*, 16/4, 579-604.

Cooper, R. (1989), Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 3: The contribution of Jacques Derrida, *Organization Studies*, 10/4, 479-402.

Cooper, R. and Burrell, G. (1988), Modernism, Postmodernism and Organizational Analysis: An Introduction, *Organization Studies*, 9/1, 91-112.

Cooper, R. and Fox, S. (1990), The «Texture» of Organizing, *Journal of Management Studies*, 27/6, 575-582.

Dewey, J. 1967. *Logique : La théorie de l'enquête*. Paris: PUF.

Girod-Séville, M. et Perret, V. (1997), Le problème des critères de validité de la connaissance dans les épistémologies constructivistes : une solution pragmatique ?, Actes du colloque Constructivisme(s) et Sciences de Gestion IAE de Lille, Tome 1, 61-71.

Jeffcutt, P. (1994), From Interpretation to Representation in Organizational Analysis : Postmodernism, Ethnography and Organizational Symbolism, *Organization Studies*, 15/2, 241-274.

Kilduff, M. (1993), Deconstructing 'Organizations', *Academy of Management Review*, vol. 18, n°1, 13-31.

Kilduff, M. and Mehra, A. (1997), Postmodernism and Organizational Research, *Academy of Management Review*, Vol. 22, n° 2, 453-481.

Knights, D. (1997), Organizational Theory in the Age of Deconstruction: Dualism, Gender and Postmodernism Revisited, *Organization Studies*, 18/1, 1-19.

Kondo, D. K. (1990), *Crafting selves: Power, gender, and discourses of identity in a Japanese workplace*, Chicago: University of Chicago Press.

Liotard, J.F. (1988), *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris: Le livre de poche.

Parker, M. (1995), Critique in the Name of What ? Postmodernism and Critical Approaches to Organization, *Organization Studies*, 16/4, 553-564.

Rorty, R. (1979), *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton University Press.

Rorty, R. 1990. *L'Homme spéculaire*. Paris: Seuil.

Rorty, R. 1994. *Objectivisme, relativisme et vérité*. Paris: PUF. Traduit de 1991. *Objectivity, Relativism and Truth*. Philosophical Papers I, Cambridge Univ. Press.

Sokal, A. & Bricmont, J. 1997. *Impostures intellectuelles*. Paris: Ed Odile Jacob.

Weick, K. (1979), Cognitive processes in organizations, in Staw, B. M. (Ed), *Research in Organizational Behavior*, Vol. 1, Greenwich, JAI Press, 41-74.

Notes

¹ Notre traduction de «Modernism is that moment when man invented himself; when he no longer saw himself as a reflection of God or Nature».

² Notre traduction de «This...tendency to reify, invert and forget».

³ Notre traduction de «far exceeds the limiting logical structures of language ».

⁴ Notre traduction de «a form of self-reference in which terms contain their own opposites and thus refuse any singular grasp of their meanings».

⁵ On diffère alors, on met à la marge, l'autre signification qui devient supplémentaire à la signification privilégiée.

⁶ Notre traduction de «Naturally destined to serve the communication of laws and the order of the city transparently , a writing becomes the instrument of an abusive power, of a cast of 'intellectuals' that is thus ensuring hegemony, whether its own or that of special interests...».

⁷ Notre traduction de «people, realities, and social relations become non essential construction constructed under specific conditions of power and contestation, and filled with opacities, contradiction and conflict suppression».

⁸ Notre traduction de «To the extent that technical reasoning dominates, it lays claim to the entire concept of rationality and alternative forms of reason appear irrational.

⁹ Notre traduction de «the western conception of man as always been a myth.»

¹⁰ Notre traduction de « the indeterminacy that modern social science, everyday conceptions, routines, and practices have closed off ».

¹¹ Notre traduction de « Indeed, such efforts to standardize its meaning would seem to contradict what, (...), is a distinguishing feature of the *movement argument* of postmodernism ».

¹² Notre traduction de « Sometimes, pomo strikes me as being similar to a flipper play. (...) The more it bounces, the more points it wins. ».

¹³ Notre traduction de « Avoid all other master narratives than those advocated by the pomos ! ».

¹⁴ Notre traduction de « Postmodernists may be correct about the dangers of assuming that I write the thrust but they do not give me a clear reason for wanting to write at all ».

¹⁵ Notre traduction de « If you take the fundamental uncontrolability of meaning seriously or doubt that it is possible to communicate the results of enquiry to other rational being then there is no point in writing papers and books (...) for an audience of academics ».

¹⁶ Notre traduction de « If one rejects an essentialist foundation and believes that more than local resistance is needed, some kind of combination between postmodernism and critical theory may well provide the best remaining option. »

¹⁷ Notre traduction de «contexts can be considered relatively stable and this relative stability allows for a coherent interpretation. At the same time, there is always 'a margin of play, of difference' that opens the possibility of new interpretation within the limits of the context».

¹⁸ Notre traduction de «For language no more has a nature than humanitie does; both have only a history».